

La dynamique de la reconnaissance selon Paul Ricoeur, en soins palliatifs

REVUE MÉDECINE ET PHILOSOPHIE

Cécile Furstenberg*

*Doctorante en philosophie, Centre Sèvres, Paris

RÉSUMÉ

Paul Ricoeur (1913 – 2005) développe une réflexion dense autour de la polysémie de la reconnaissance. Celle-ci se révèle un parcours transformateur. Les soins palliatifs concernent les soins dans ce stade d'ultime vulnérabilité face à la mort prochaine. La reconnaissance peut trouver sa juste place en soins palliatifs. Elle soutient là cet art fragile des soins, mais encore, achemine vers la guérison le sujet blessé, parfois en crise existentielle face à cette menace de la mort, pourtant inscrite tôt ou tard dans sa condition d'homme.

MOTS-CLÉS : reconnaissance, Paul Ricoeur, soins palliatifs.

Introduction

Paul Ricoeur explore les ressources de la reconnaissance. Dans son ouvrage tardif *Parcours de la reconnaissance* (Ricoeur, 2004), il doit son inspiration quant au fait de traiter le thème de la reconnaissance, à Axel Honneth (1949-). Cee dernier a traité ce thème dans son ouvrage *La lutte pour la reconnaissance* (Honneth, 2000). Nous visiterons ces ressources en élargissant notre enquête à l'ensemble de son œuvre. Infirmière de profession, je me suis tout particulièrement intéressée aux soins palliatifs dans le cadre de ma formation initiale, sur le terrain ensuite et pendant le master en éthique à l'Université Paris XI. Le rayonnement de la reconnaissance dans le champ des soins palliatifs offre des horizons intéressants. La dynamique propre à la reconnaissance est entretenue par cette tension active entre la sollicitude et la responsabilité. Paul Ricoeur exploite la richesse de la reconnaissance par la polysémie. Il retient comme signification première « celle qui procède de la dérivation de « reconnaître » à partir de « connaître » à travers le préfixe re-, « reconnaître » » (Ricoeur, 2004).

La reconnaissance ou la mise en valeur de l'estime et du respect mutuel

La requête d'estime et son lien intrinsèque avec la reconnaissance apparaissent déjà dans *La philosophie de la volonté, Finitude et culpabilité, Livre 1- L'homme faillible* (Ricoeur, 1960). Paul Ricoeur pressent les effets bénéfiques de la reconnaissance dans cette quête fragile de l'estime de soi et d'autrui. « La requête de valoir dans l'opinion d'autrui, la requête d'estime » (Ricoeur, 1993) permet de considérer le rôle actif de la reconnaissance : « Il y a dans la requête d'estime un désir d'exister, non par affirmation vitale de soi-même, mais par la grâce de la reconnaissance d'autrui » (Ricoeur, 1993). Cette estime de soi se construit par les relations interpersonnelles, et, plus précisément, en vertu de la reconnaissance mutuelle basée sur la réciprocité. « Cette requête de réciprocité, dont nul vouloir vivre ne peut rendre compte, est le vrai passage de la conscience à la conscience de soi » (Ricoeur, 1993). Il en ressort que le sentiment de l'existence personnelle, l'estime de soi, est « tributaire de cette constitution dans l'opinion d'autrui qui le consacre » (Ricoeur, 1993).

Cette estime de soi dépend de l'opinion d'autrui.

Cette nature opinante de l'estime maintient la recherche de la reconnaissance dans la zone médiane de l'affectivité, au-

dessus du vouloir-vivre, au-dessus des sentiments constitués autour de l'avoir et du pouvoir, mais en deçà de la sphère de l'Eros, dont Platon disait qu'il engendre dans la beauté, selon le corps et selon l'âme (Ricoeur, 1993).

L'étroite relation entre l'estime de soi et le vouloir vivre est modulée par l'action transformante de la reconnaissance dans cette « zone médiane de l'affectivité » qui concerne la *colère* (Ricoeur, 1993) dont les sentiments naviguent entre l'espace vital et l'espace spirituel et peuvent se débattre avec la raison.

Tout humain lutte pour cultiver son estime ou vouloir exister et en même temps vouloir « être reconnu » (Ricoeur, 1993). La reconnaissance comme sentiment s'appuie sur les facultés de connaissance. La connaissance de soi comme être raisonnable forme l'essentiel de l'estime de soi. L'estime de soi défend la dignité inhérente à chacun, rappelle l'humanité présente en chacun : « ce que j'attends d'autrui c'est qu'il me rende l'image de mon humanité, qu'il m'estime en me déclarant mon humanité » (Ricoeur, 1993). L'estime que je me porte est fondée en partie sur la croyance de l'estime d'autrui pour moi, et, en même temps, elle est étroitement liée à ma capacité à estimer autrui. « Cette affection appréciative, cette appréciation affectante est le plus haut point auquel puisse s'élever la conscience de soi dans le . » (Ricoeur, 1993).

Les formes de méconnaissance des qualités du soi par soi ou par autrui s'enracinent dans les pathologies de l'estime et s'expriment sous forme de mésestime ou de vaine-gloire. L'aveuglement résultant de cette estime défectueuse peut générer un dysfonctionnement de l'appréciation de l'estime de soi, ou d'autrui. Il peut conduire à un dérèglement du rapport à soi et aux autres que le respect vient à corriger. « De l'estime de soi à la vaine gloire il y a toute la distance qui sépare la possibilité du mal et l'événement du mal : il faut un homme aveuglé pour que la vanité vienne pervertir la créance et que la quête de reconnaissance vire en passion de l'honneur. » (Ricoeur, 1993). L'estime comprise comme reconnaissance de valeur essentielle de l'humanité en soi se rapproche là du respect dû à tout être humain.

La reconnaissance concerne aussi d'une certaine manière l'institution. Jean-Philippe Pierron propose dans son chapitre « Soins, Institution et reconnaissance », de son livre *Ricœur* (Pierron, 2016), de considérer le devoir de reconnaissance des Institutions elles-mêmes vis-à-vis des personnes « agissantes et souffrantes » qui sont l'objet de soins et sujets principaux participatifs des projets de soins. Cette reconnaissance se doit de valoriser l'humanité présente dans le corps blessé et de la protéger. L'hospitalité est la médiation première, qui, dans la présence même à l'autre malade, humanise. L'application aux soins palliatifs permet d'envisager que le devoir de reconnaissance de la valeur humaine atteindrait son sommet dans cette période de vie menacée par la mort imminente. Le sens et la valorisation de la vie seraient essentiels et constitueraient le sens même de l'accueil des personnes en fin de vie dans les structures de soins palliatifs. La vie menacée par l'épée de Damoclès, le diagnostic létal, jaillit dans ces manifestations lumineuses qui déjouent l'aspect dramatique ou tragique de la situation. Le mourant suscite plutôt d'emblée, par le sentiment de délabrement et la déchéance qu'il transmet dans son corps amoindri, l'envie de fuir. Pourtant Paul Ricœur propose

de raviver là les sources de vie latentes qui s'expriment dans les formes les plus diverses, dont en particulier le regard lumineux et fraternel de l'agonisant, comme en témoigne les récits de fin de vie évoqués dans son œuvre posthume, *Vivant jusqu'à la mort, suivi de fragments* (Ricoeur, 2007).

L'accueil, ou l'hospitalité, sont contextuels. La rencontre entre humains est lieu de reconnaissance de la valeur de l'humanité. La fraternité donne force et vigueur pour déceler la vie dans ces corps déjà à moitié morts. Jean Philippe Pierron rappelle le texte fondamental du « Socius et du prochain » de Paul Ricœur (Ricoeur, 1967). La reconnaissance de l'humanité de l'autre homme se fait dans cette affection par et pour l'autre blessé et désemparé. Les Institutions

tendent de maintenir vive l'imagination du semblable lorsqu'autrui est parfois rendu méconnaissable par la maladie, le grand âge, la fin de vie. Chaque invention institutionnelle s'envisagera alors, à chaque fois, comme une conquête de l'homme reconnu comme homme en dépit du type d'épreuve de la maladie qui l'a rendu méconnaissable. L'histoire des institutions hospitalières s'interprètent ainsi comme l'histoire, en train de se faire, de la reconnaissance de l'homme souffrant. (Pierron, 2016).

La reconnaissance en œuvre par et dans l'institution tend à valoriser la vie, qui n'a pas de prix, pour celui qui a l'impression de ne plus pouvoir vivre. Elle protège d'une exacerbation de l'estime de soi possible en prenant en compte le respect dû en proportion égale à chacun. « Chacune de ces Institutions, quoique différemment, tente d'être, pour Paul Ricœur, une institution de la reconnaissance de l'homme capable » (Pierron, 2016). L'impuissance prédomine pour les personnes en fin de vie. Paul Ricœur suggère de repenser la capacité à l'aune de la reconnaissance mutuelle comme préservation du sentiment d'identité et d'humanité réciproque. La reconnaissance de chacun, par soi et par autrui, s'inscrit dans l'affirmation de soi et la connaissance de soi, de son histoire et du sens qui relie les éléments épars de son histoire. La reconnaissance passe aussi par la connaissance de son histoire de vie.

La reconnaissance dans ces contextes de fin de vie, découvre parallèlement les failles et les vulnérabilités. La reconnaissance opère une mise à jour de l'expérience subjective de la vie. Le don devient possible. Le parcours de la reconnaissance jalonne la souffrance, la diminution du pouvoir être, le risque de l'isolement et du repli. Celui qui entreprend ce parcours de reconnaissance lutte contre le pouvoir dévastateur du désespoir. Il rejoint en profondeur les sources de sens qui abreuvent sa soif de partager avec autrui ne serait-ce qu'une bribe de cette perception délicate de son rapport à la vie, reçue, vécue, donnée. La transformation opérante de la reconnaissance, sur l'estime et le respect de soi et d'autrui, est animée par les secrets impalpables de la vie tels qu'elle est perçue par chacun. La reconnaissance du mystère incommensurable de la vie et du rapport de chacun à celle-ci, élève l'estime et le respect à cette dimension métaphysique qu'elle abrite. Le soin dans ces contextes de fin de vie vise à la guérison de son rapport à la vie. Paradoxalement certains patients ou accompagnants reconnaissent un réel travail de guérison intérieure à l'œuvre dans ces derniers moments. L'agonisant part ou décède parfois « guéri ». Ces moments bouleversants et ineffables font du travail

de l'accompagnement d'une personne en fin de vie un travail d'accouchement, proche de la maïeutique de Socrate. Du fond de la perception subjective unique de cette transformation intérieure, un filet de rayon lumineux de la vie éclaire le spectateur qui l'accueille. Le soin vise à soulager la souffrance, à accompagner cet enfantement douloureux de l'homme en fin de vie, et, à recevoir cette reconnaissance du malade, parfois son ultime adieu ou soupir.

La littérature relative à l'accompagnement spirituel de la fin de vie pour une « bonne mort » rappelle le travail spirituel de guérison en œuvre avant la mort. Cet exercice est loin d'être anodin. Il a tendance à être relégué au second plan dans une société moderne où la mort est encore taboue car davantage perçue par la médiation des images ou de l'imaginaire plutôt que par l'expérience d'accompagnement d'un proche mourant. Catherine Vallières montre ainsi dans son article : « « Apprendre à bien mourir », les écoliers et la mort au Québec, 1853-1963 » (Vallières, 1999) le rôle bénéfique de la préparation et de l'accompagnement spirituel pour une bonne mort dans cette période. Les éléments de croyance en l'existence de l'enfer, d'un purgatoire, le devoir de réviser sa vie, de se préparer aux sacrements, étaient autant d'éléments qui participaient à un travail de lecture de sa vie, de réconciliation, d'abandon en Dieu. Elle observe la complexité du monde moderne où un tel exercice peut être mis de côté. Paul Ricoeur propose dans son œuvre *Vivant jusqu'à la mort, suivi de fragments* (Ricoeur, 2007) de reconnaître l'essentiel au cœur de sa vie dans cet ultime et intime débat pour demeurer vivant jusqu'à... Il suggère de poursuivre avec assiduité cette quête vers l'essentiel. Elle unit les êtres et pacifie ces moments de détresse, offre cet ultime don de générosité, transmet cette fibre de la vie aux survivants.

La reconnaissance dans la métaphore, la similitude ou la ressemblance avec autrui, la reconnaissance de la singularité de chacun, un chemin de connaissance de soi et d'autrui

Paul Ricoeur emploie peu le terme de reconnaissance ou le verbe reconnaître dans son livre *La métaphore vive*. Pourtant, dans l'exercice de « voir comme », de découvrir la ressemblance, il s'approche de la reconnaissance : « La métaphore, ou plutôt le métaphoriser, c'est à dire la dynamique de la métaphore, reposerait alors sur l'aperception du semblable » (Ricoeur, 1975). Dans cette saisie de la ressemblance entre deux termes, deux sujets ou objets, s'opère la reconnaissance d'une signification, la compréhension de l'analogie au-delà de la différence. La métaphore procède par « glissement du sens littéral au sens figuratif » et le sens métaphorique est « créé par le contexte ». Paul Ricoeur au regard du caractère de l'analogie présent dans la métaphore emprunte à Charles Sanders Peirce le concept d'icône. « La présentation iconique recèle donc le pouvoir d'élaborer, d'étendre la structure parallèle » (Ricoeur, 1975).

Les cultures véhiculent ces images métaphoriques qui reflètent une tendance représentative pour un thème donné. Pour ce qui est de la fin de vie, les expressions usitées dans différentes cultures donnent d'entraîner une certaine vision de l'imaginaire social autour de la fin de vie. Ces représentations influencent de manière consciente ou inconsciente son propre regard sur sa mort

et sa fin de vie ou celle d'autrui. Voilà certaines expressions françaises fort imagées relatives à la mort : « Bouffer les pissenlits par la racine », « Habiter boulevard des allongés », « Le dernier soupir », « Faire le grand voyage », « Être pris par la faucheuse », « Le repos éternel », « Passer de vie à trépas », « Être refroidi », « Avaler son bulletin de naissance », « Avoir son compte ». En voici d'autres, mexicaines¹ : « Ya está con Diosito », « Ya está en el otro lado », « Se puso el pijama de madera », « Fue a ver cómo crecen las rosas desde abajo », « Se quedó dormido », « Ya cerró sus ojitos », « Bailó con la más fea », « Ya se lo cargó el payaso », « Tiró la toalla ». Certaines expressions attendant au thème du passage, du sommeil, se retrouvent dans différentes cultures. Un travail approfondi sur les métaphores et les contes transmis autour de la fin de vie, l'agonie et la mort, à travers les âges et les cultures, pourrait faire l'objet d'une étude passionnante sur l'impact du langage sur l'imaginaire social. La manière dont une société envisage la fin de vie ou l'appréhende aura une incidence sur sa capacité à se ressourcer ou inversement sur sa tendance à développer des angoisses pathologiques.

Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre* n'aborde pas de manière très explicite le thème de la reconnaissance, même s'il y fait ponctuellement brièvement allusion. Pourtant la reconnaissance s'y trouve de manière implicite par tout ce qui permet de reconnaître en autrui son semblable, la similitude, la ressemblance, soit la commune humanité. La notion d'humanité, ou ce qui est digne de respect, « introduite comme médiateur entre la diversité des personnes », « a pour effet d'atténuer, au point de l'évacuer, l'altérité qui est à la racine de cette diversité même et que dramatise la relation dissymétrique de pouvoir d'une volonté sur une autre, à laquelle la Règle d'Or fait face » (Ricoeur, 1990). La reconnaissance d'autrui comme soi-même, est nécessaire pour une démarche de responsabilité. La présence du « même » oblige et sensibilise ma conscience morale. La reconnaissance de la similitude comme « fruit de l'échange de l'estime de soi et sollicitude pour autrui » (Ricoeur, 1990) implique que « je ne puis m'estimer moi-même sans estimer autrui comme moi-même » (Ricoeur, 1990). La valeur de chaque être humain se manifeste en particulier dans l'expérience de sa mort. « A cet égard, c'est dans l'expérience du caractère irréparable de la perte de l'autre aimé que nous apprenons, par transfert d'autrui sur nous-même, le caractère irremplaçable de notre propre vie. » (Ricoeur, 1990).

Paul Ricoeur rappelle la singularité de chaque être, la difficulté à accéder à la connaissance de soi mais plus encore à la connaissance d'autrui, et à son monde intérieur. Dans son œuvre *Parcours de la reconnaissance* cette connaissance de soi est une tâche ardue :

Le chemin est long pour l'homme « agissant et souffrant, jusqu'à la reconnaissance de ce qu'il est en vérité, un homme capable de certains accomplissements. Encore cette reconnaissance de soi requiert-elle à chaque étape, l'aide d'autrui, à défaut de cette reconnaissance mutuelle, pleinement réciproque (Ricoeur, 2004).

La reconnaissance de l'altérité des personnes se résume par l'échec de cette capacité à connaître le vécu de l'autre : « jusqu'au terme de ce laborieux parcours, le

¹ Les expressions mexicaines sont évoquées en raison de mon expérience de vie en Amérique latine. La fête des morts est typique dans la culture mexicaine et les expressions courantes imagées autour de la mort le reflètent.

vécu propre de l'autre me reste à jamais inaccessible » (Ricoeur, 2004). Le détour par la narrativité, l'herméneutique, l'analyse, sont autant de moyens qui permettent d'aider à la compréhension de soi, mais encore d'autrui. Paul Ricoeur envisage en outre une forme de compréhension de soi et d'autrui, dans ces contextes de fin de vie marqués par l'affaiblissement extrême, la fragilité de l'agonisant et de l'accompagnant, la rencontre dans l'essentiel. Les distractions, tout ce qui est superflu dans sa vie passe au second plan. Dans l'essentiel de ce qui anime chacun et se partage, un mode de communication, rivié à l'élan vital encore là, s'élabore avec des moyens souvent très simples : « dans le murmure partagé des voix ou l'étreinte débile des mains qui se serrent » (Ricoeur, 1990), « il souriait son regard sur moi fraternel » (Ricoeur, 2007). Cette tension entre l'humanité avec son caractère universel et la personne avec sa singularité, sa conscience propre, est constante dans ce chemin ardu de la reconnaissance mutuelle où la sollicitude et la responsabilité se fraient une voie à la croisée des cheminements personnels. Cette même tension se retrouve dans « Le socius et le prochain » (Ricoeur, 1967). Le besoin de reconnaissance et d'être reconnu jalonne notre vécu quotidien, cette graine de sagesse japonaise citée dans l'introduction du livre de Pierre Paroz, *La reconnaissance, une quête infinie*, en témoigne :

Le président d'une compagne japonaise me dit un jour :

Pendant un certain temps nous avons dû subir le désagrément de voir les toilettes de notre entreprise couverte de graffitis. Nous avons beau menacer de sanctions nos employés et repeindre les murs chaque fois, de nouveaux graffitis apparaissent. Puis, un jour, nous avons découvert une pancarte accrochée bien en vue sur l'un des murs. Elle disait : « Je vous prie, ne salissez pas mon cher poste de travail avec vos gribouillages ». Notre vieille femme de ménage avait tracé ces mots d'une écriture incertaine. Je pense ne pas avoir été le seul ému à la vue de cette protestation. A partir de ce jour, plus personne n'écrivait sur les murs. Ni mes réprimandes en tant que président ni celles du directeur général n'avaient pu stopper cette invasion de graffitis, alors que cette petite note écrite d'une main malhabile avait su le faire immédiatement. Nous en fûmes tous très impressionnés (Paroz, 2011).

La reconnaissance entre la sollicitude et la responsabilité, un espace et un parcours vivant

Paul Ricoeur dans la partie conclusive de la neuvième étude, dédiée à la sagesse pratique, de *Soi-même comme un autre*, déploie la reconnaissance de l'estime de soi à la sollicitude et à la justice. « La reconnaissance est une structure du soi réfléchissant sur le mouvement qui emporte l'estime de soi vers la sollicitude et celle-ci vers la justice » (Ricoeur, 1990). La reconnaissance est au cœur du mouvement d'ouverture de la sollicitude à autrui et de son attention à autrui par le biais de la justice. Par extension le phénomène de la reconnaissance est en œuvre dans l'exercice éthique mobilisé par la pratique de la sollicitude et de la responsabilité envers soi-même et envers autrui. L'estime de soi s'enrichit par la mutualité et l'égalité proportionnelle. Elle s'apparente ainsi à la reconnaissance. La reconnaissance ouvre à une dynamique éthique vivante complexe, un cheminement qui s'élabore au creuset de la rencontre entre la sollicitude et la responsabilité en dialogue. La reconnaissance s'inscrit

dans cette démarche d'appréhension de l'identité personnelle, conscience morale, autant de soi que d'autrui. Celle d'autrui du fait de l'altérité et de sa vie intérieure singulière propre demeure impénétrable. L'empathie permet une compréhension seulement partielle. Paul Ricoeur (Ricoeur, 2004) dans cette neuvième étude fait une première allusion à la reconnaissance de l'identité morale lorsqu'il mentionne la responsabilité du sujet moral. Dans la dixième étude, il invoque à nouveau la reconnaissance comme moyen d'appréhension de l'autre en conscience avec tout le travail de discernement que cela implique :

Or le thème de l'extériorité n'atteint le terme de sa trajectoire, à savoir l'éveil d'une réponse responsable à l'appel de l'autre, qu'en présupposant une capacité d'accueil, de discrimination et de reconnaissance, qui relève à mon sens d'une autre philosophie du Même que celle à laquelle réplique la philosophie de l'Autre. Si en effet, l'intériorité n'était déterminée que par la seule volonté de repli et de clôture, comment entendrait-elle jamais une parole qui lui serait aussi étrangère qu'elle ne serait comme rien pour une existence insulaire ? Il faut bien accorder au soi une capacité d'accueil qui résulte d'une structure réflexive, mieux définie par son pouvoir de reprise sur des objectivations préalables bien plus que par une séparation initiale. Bien plus, ne faut-il pas joindre à cette capacité d'accueil, une capacité de discernement et de reconnaissance, compte tenu de ce que l'altérité de l'Autre, ne se laisse pas résumer dans ce qui paraît bien n'être qu'une des figures de l'Autre, celle du maître qui enseigne, dès lors que l'on doit prendre en compte celle de l'offenseur dans Autrement qu'être ? (Ricoeur, 2004).

Paul Ricoeur, en dialogue avec Emmanuel Lévinas (1906-1995), et, en réaction face à cette altérité de l'Autre qui atteint son apothéose dans cette extériorité sans faille, propose la reconnaissance comme moyen d'accès à l'autre par le même qu'il dévoile. Le discernement y contribue, il permet une reconnaissance plus ajustée tout en respectant l'altérité.

Dans l'introduction du *Parcours de la reconnaissance*, (Ricoeur, 2004) Paul Ricoeur s'attarde à préciser toute la polysémie du terme, « polysémie réglée, réglée par une histoire ordonnée de l'usage, confiée à la maîtrise du lexicographe » (Ricoeur, 2004). Il décline les différentes significations rencontrées dans les dictionnaires comme suit : 1- « Re-connaître », « Se remettre dans l'esprit l'idée de quelqu'un ou de quelque chose que l'on connaît », « 2- connaître à quelque signe, à quelque marque, à quelque indication, une personne ou une chose qu'on n'a jamais vue », « 3- Parvenir à connaître, à apercevoir, à découvrir la vérité de quelque chose », « 4- Reconnaître avec la négation signifie quelquefois ne plus avoir égard à, ne plus écouter », 5 à 7- « la découverte et l'exploration de l'inconnu », « lieux, écueils, dangers », « 8- Admettre, accepter comme vrai incontestable », 9 à 14- « se soumettre » à une idée, un ordre militaire, une donnée scientifique, un ordre religieux, ..., « 15- avouer, confesser » une erreur, une faute. 16- « Avoir de la reconnaissance », « reconnaissance comme gratitude ». C'est par l'exercice de compréhension philosophique que Paul Ricoeur tente de créer des ponts entre les significations lexicographiques rencontrées ou de les déployer.

L'ensemble de ces divers aspects de la reconnaissance

s'agence dans un « parcours »² et trouve sa résonance dans la pratique de l'accompagnement des personnes en fin de vie. Ce cheminement contribue à l'ajustement éthique délicat dans la pratique où participent activement la sollicitude et la responsabilité. La reconnaissance s'acquiert, se conquiert, se reçoit, se discerne progressivement. Hormis dans des phénomènes vécus très ponctuels qui remémorent un événement passé. Elle est une démarche complexe de connaissance de soi et d'autrui, purificatrice, dont la finalité est l'ajustement éthique. La démarche s'élabore dans cette dialectique connaissance-méconnaissance : reconnaissance, toujours à parfaire et inachevée. Ce parcours de la reconnaissance, Paul Ricoeur l'entrevoyait comme une lutte, une lutte qui vise des « états de paix ». « C'est même sur l'opposition entre la lutte sous le signe de la justice et la trilogie des états de paix, dont l'agapè est la figure privilégiée ici, que l'ouvrage se construit. » (Ricoeur, 2004). C'est sur les différents plans dont le langage que cette « dialectique discordante » entre agapè et justice se poursuit. Ainsi Paul Ricoeur observe que « l'agapè se déclare, se proclame, la justice s'argumente » (Ricoeur, 2004).

L'influence de l'ouvrage *La lutte pour la reconnaissance* d'Axel Honneth (Honneth, 2000) est significative. Paul Ricoeur reprend « l'idée de l'enchaînement de « trois modèles de reconnaissance intersubjective », placés successivement sous l'égide de l'amour, du droit, de l'estime sociale » (Ricoeur, 2004). Un des exemples exploités par Axel Honneth est tiré des travaux de Winnicott relatifs au travail de maturation nécessaire dans une relation mère-enfant. La confiance favorise un développement qui ne s'enferme pas dans une relation affective fusionnelle et qui permet une croissance indépendante et une ouverture aux autres.

La mère, en subissant des attaques agressives de son bébé sans en tirer vengeance, c'est-à-dire sans lui retirer son amour, sort victorieuse de l'épreuve à laquelle son enfant la soumet inconsciemment. Pour celui-ci, elle appartient désormais à un monde extérieur douloureusement accepté ; il doit pour la première fois, comme nous l'avons dit, s'apercevoir qu'il dépend de la sollicitude de sa mère. Si l'amour maternel est durable et solide, l'enfant peut s'appuyer sur ce lien intersubjectif pour développer un sentiment de confiance relativement à la satisfaction sociale des exigences personnelles ; sur les voies psychiques ainsi frayées, se forge progressivement en lui, « la capacité d'être seul ». Cette capacité élémentaire que le nourrisson acquiert quand il commence à découvrir tranquillement sa « vie personnelle », Winnicott la rapporte à l'« existence ininterrompue d'une mère à qui l'on peut se fier » (Honneth, 2000).

Cette digression sur la lutte pour la reconnaissance entre la mère et l'enfant lors des premières années de la vie, n'est pas fortuite. La lutte pour la reconnaissance entre le mourant et ses proches présente quelques simi-

litudes. La fin de vie est un retour vers l'état de dépendance extrême, la position foetale de certains agonisants grabataires est expressive, l'appel fréquent dans la bouche des agonisants de leur mère en atteste. La maternité et sa fonction sécurisante dans les premiers âges de la vie demeurent souvent comme une empreinte indélébile jusqu'au trépas. La symbolique de la fonction maternelle sécurisante, des objets transitionnels qui s'en rapportent, a aussi sa place en fin de vie, dans l'inconscient du mourant, dans la charge affective qui sera véhiculée par le proche, proche parent ou un soignant, qui devra jouer le rôle de promoteur de confiance par sa constance et fidélité jusqu'au bout. Mais il convient d'être prudent, des conflits générés par une relation fusionnelle excessive peuvent voir le jour. La lutte pour la reconnaissance juste permet alors de préserver l'identité de chacun, la juste distance, l'espace vital qui ouvre à l'autre et aux autres mais encore à la vie, même au-delà de la mort. Les soins palliatifs reconnaissent dans leur fonction le devoir d'offrir ces îlots de sécurité par les liens qu'ils instaurent avec le malade, liens de confiance, qui rassèrent, évitent une escalade parfois démesurée dans les traitements anxiolytiques, voire hypnotiques. Trop de mobilité soignante dans ces services peut générer une angoisse chez le patient en fin de vie par l'insécurité, l'instabilité, qui en découlent dans les relations. Une relation trop fusionnelle, où le patient privilégie et accapare l'affectivité d'un seul soignant, court tout autant le risque d'un déferlement affectif excessif qui renferme le sujet sur lui-même et sur une seule relation, au risque de la rendre étouffante ou démesurée.

Paul Ricoeur attribue au travail de reconnaissance un travail similaire au discernement. C'est l'exercice préliminaire nécessaire pour prendre une bonne décision et mettre en œuvre la sagesse pratique. L'idée de reconnaître se rapproche de l'idée de clarifier, mettre à jour la vérité, « Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie » (Ricoeur, 2004), selon l'expression de Descartes qu'il cite. Cette fonction de la reconnaissance : l'assurance de la connaissance bonne concerne tout autant la sollicitude dans la phase mûre de la sagesse pratique que la responsabilité dans la délibération et prise de décision dans la pratique. La mobilisation commune, de la sollicitude et du sens de la responsabilité, motive cet exercice qui passe de la connaissance par la mé-connaissance à la reconnaissance. Tout un travail de prise de conscience s'élabore dans le penser.

Pour le dire par anticipation, il faut que le changement mette sa marque sur des êtres du monde, et de façon plus significative sur l'être humain, pour que se creuse une hésitation, un doute, qui donne à la reconnaissance son caractère dramatique ; c'est alors la possibilité de la méconnaissance qui donnera à la reconnaissance sa pleine autonomie. La méconnaissance, sa forme existentielle intramondaine, dont la méprise, forme plus théorique d'inquiétude, n'épuise pas le sens. (Ricoeur, 2004).

L'inquiétude qui sous-tend la capacité de vigilance, alimente cette activité en éveil de la conscience, à l'affût de la révision, par la confrontation aux autres ou aux règles, par l'argumentation. Nos *a priori*, valeurs, convictions, sont constamment mis à l'épreuve dans un accompagnement pluriel d'une personne en fin de vie. Les situations concrètes finissent souvent par modérer notre jugement

² Cf : Paul Ricoeur : « Conclusion, un parcours », dans *Parcours de la reconnaissance*, op.cit., pp. 378-401. « La question à laquelle je voudrais me confronter dans ces quelques pages de conclusion est de savoir ce qui justifie le terme de « parcours » choisi pour caractériser cet ouvrage », p. 379. En effet Paul Ricoeur ne se contente pas d'approfondir la polysémie du terme de la reconnaissance, il propose de relier les différents sens dans un parcours évolutif : « je place au premier rang la progression de la thématique de l'identité – puis, la doublant, celle de l'altérité, enfin, dans un arrière-plan plus dissimulé, celle de la dialectique entre reconnaissance et méconnaissance. », p. 382. Ainsi selon Olivier Abel et Jérôme Porée dans *Le vocabulaire de Paul Ricoeur*, op.cit., : « Le « parcours de reconnaissance » proposé par Ricoeur dans ce qui restera son dernier livre s'achève dans la reconnaissance mutuelle, qui apparaît rétrospectivement comme une condition de la reconnaissance de soi », p. 108.

pour admettre que la situation est complexe. La dilution des opinions, dans la traversée commune de l'expérience, favorise la tolérance au risque de tendre vers la banalisation ou le désintéressement. Paul Ricœur nous invite à soutenir l'effort de vigilance pour un parcours de reconnaissance toujours en éveil, inachevé. L'imprévisible guette. La vie nous réserve encore des surprises dans ces situations de fin de vie. Elle invite chacun à être à l'affût pour déceler où elle est tapie, ce qui entrave son expression, l'impact des projections, des représentations, personnelles ou sociales, l'influence culturelle.

Paul Ricœur concorde avec Emmanuel Lévinas lorsqu'il rappelle le rôle fondamental de l'attention. Elle ouvre sur un horizon « non maîtrisé » qui dépasse ce que le cogito peut concevoir ou représenter. Cette « ruine de la représentation » est une voie pour l'expérience philosophique du vécu, « l'existence incarnée ». Elle déjoue souvent nos programmations ou anticipations conscientes ou inconscientes. L'anticipation a ses vertus lorsqu'elle permet une prévention. La considération des conséquences futures de ses actions, alliée à une sollicitude pour autrui, est un exercice subtil d'anticipation envisagée par la prévision et une dé-maîtrise comprise comme non savoir. Dans un monde médical où la technique a trouvé une place considérable, la capacité de maîtrise et de contrôle augmente, le risque de deshumanisation est décuplé. La vie est difficilement cernable par la technique et celle-ci a ses limites pour la maintenir artificiellement. La reconnaissance donne accès à l'expérience sensible, charnelle et spirituelle de la vie. Dans ce déchirement de la vie du passage, le trépas, « assister est une épreuve ponctuelle, événementielle. Survivre, c'est un long trajet, au mieux celui du deuil, c'est-à-dire de la séparation acceptée du défunt qui s'éloigne, se détache du vivant pour que celui-ci survive » (Ricoeur, 2007).

La reconnaissance se poursuit au-delà de la mort, dans le travail de deuil, le processus de deuil. L'exercice de devoir de mémoire, la sollicitude pour les défunts et le sens de responsabilité à leur égard, y contribuent. La recherche du visage de l'aimé, du proche, de la personne connue, dans les souvenirs, l'environnement habité, poursuit le survivant jusqu'à l'intériorisation de sa présence, l'acceptation de son absence corporelle dans le monde. Dans cette période de deuil s'enchevêtre la reconnaissance de la personne défunte, de son histoire de vie par le biais de la mémoire et des souvenirs et la reconnaissance de soi dans sa propre histoire de vie avec cette personne. Paul Ricœur envisage cette réappropriation de l'autre en soi par le biais de l'empreinte, des traces de l'image.

C'est ici que le problème de l'oubli surgit comme à l'improviste ; en effet, le déchiffrement des traces suppose qu'elles ont été, comme on dit laissées. Ce simple mot évoque leur caractère fugitif, vulnérable, révocable. D'un mot il appartient à l'idée de trace de pouvoir être effacée. Avec cette idée inquiétante de la menace d'effacement des traces, c'est la menace de l'oubli qui s'impose. Certes il est des formes d'oubli qui ne relèvent pas de l'effacement des traces, mais de la ruse et de la mauvaise conscience ; il est aussi bien des apparences d'effacement qui ne concourent qu'à dissimuler ce qu'il reste au contraire d'ineffaçable dans l'expérience mémorielle. Reste la menace d'un oubli irrémédiable et définitif qui donne au travail de mémoire son caractère dramatique. Oui, l'oubli est bien l'ennemi de la mémoire et la mémoire une tentative parfois désespérée pour arracher quelques débris au grand naufrage de

l'oubli. Cette hantise de l'oubli définitif n'est pas ignorée des Confessions de Saint Augustin auquel on reviendra plus loin (Ricoeur, 2004).

Cet effet de l'oubli sur l'entreprise de reconnaissance est complexe. L'oubli peut être délétère dans cette recherche assidue de re-figuration de la personne défunte. L'oubli peut aussi être un refuge salvateur lorsque la souffrance que génère le souvenir est trop prégnante. Comme Paul Ricœur l'illustre dans la comparaison entre les expériences de J. Semprun et Primo Lévi, « Pourquoi J. Semprun a-t-il pu vivre et écrire, non Primo Lévi ? » évoquée dans *Vivant jusqu'à la mort, suivi de fragments* (Ricoeur, 2007), la menace du suicide guette les survivants, ceux qui insistent à vouloir regarder dans leur souvenir le mal en face. La condition humaine a ses limites et le travail de reconnaissance doit s'échelonner dans le temps en fonction de notre rythme de vie, son espace-temps de méditation, commémoration. « Peut-être fallait-il d'abord choisir la vie contre l'écriture pour pouvoir un jour écrire et vivre (...) Il faut plier un peu, longtemps avant d'affronter l'orage » (Ricoeur, 2007). Par ailleurs Paul Ricœur montre déjà dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire et l'oubli* comment l'exercice mnémotechnique est un exercice de reconnaissance qui lie le sujet avec ses actes, le rend responsable, lui rappelle son devoir de considérer ses choix en conscience et connaissance avant d'agir. Cet exercice peut générer un sentiment de culpabilité ou de mauvaise conscience a postériori.

A ce niveau de profondeur, la reconnaissance de soi est indivisiblement action et passion, action de mal agir et passion d'être affecté par sa propre action. C'est pourquoi la reconnaissance, lien entre l'action et l'agent, ne va pas sans une surprise de conscience, étonnée, après l'action, « de ne plus pouvoir dissocier l'idée de sa propre causalité du souvenir de l'acte singulier qu'elle a accompli » (Nabert, Élément pour une éthique, p. 5) (Ricoeur, 2000).

Le parcours de reconnaissance, selon Paul Ricœur (Ricoeur, 2004), ne se restreint pas seulement à un exercice, une expérience subjective de reconnaissance de l'identité individuelle, de sa responsabilité, de son agir éthique, il concerne tout autant l'institution que la société. La reconnaissance se détermine dans l'identité collective, mais encore par toutes les représentations sociales qui la façonnent. L'expérience et l'imagination jouent un rôle déterminant dans la formation ou transformation de ces représentations sociales. La dynamique de vouloir le bien en société pour chacun se croise avec ce devoir de responsabilité collective d'attention aux plus vulnérables.

Toute société véhicule des opinions, des convictions, sur la fin de vie et a tendance à prendre une certaine direction en fonction de la mode sociale, politique, culturelle. Chaque pays tend à préciser ses convictions et règles, sa législation, dans le domaine. Cette dynamique à l'œuvre est sujette à un réajustement. Mais certaines lois, dites innovantes, comme le suicide assisté, l'euthanasie, cristallisent certaines données dans la pratique et une remise en cause demeure ensuite difficile, des principes de précaution, des recommandations de bonnes pratiques ont plutôt tendance alors à la compléter. Certes l'objection de conscience existe. Paul Ricœur invite davantage à chercher dans le *Parcours de reconnaissance*, le remède palliatif. Les solutions se trouvent dans la complexité singulière et se fraient une voie dans la sagesse pratique parfois distante des règles souvent caractérisées par la

rigidité. Des pays limitrophes à la France peuvent ainsi en venir à prendre des positions très différentes sur la fin de vie sur le plan législatif. La Suisse pratique le suicide assisté, la Belgique l'euthanasie, l'Allemagne, l'Espagne, le Luxembourg, le Royaume Uni, s'y refusent. En France différentes lois dont la loi dite Léonetti de 2005 et la loi dite Clays-Leonetti de 2016 tendent à offrir les moyens de pouvoir obtenir une sédation terminale dans des cas extrêmes où les médecins ne parviennent pas à soulager la douleur ou la souffrance, l'euthanasie n'y est pas permise. L'histoire culturelle mais encore les religions qui sont pratiquées dans chaque pays contribuent à la formulation de tendances propres. Il est intéressant de tendre des ponts entre les pays ou continents car les différents regards contribuent à modérer, penser davantage toutes les problématiques en jeu, dont l'influence du facteur économique. Traverser les continents, pour appréhender l'ambiance qui règne ailleurs dans ces contextes de fin de vie, permet d'élargir son horizon autour du soin et du prendre soin en fin de vie.

Le premier pas du philosophe consiste, en effet, à reconnaître « phénoménologiquement » que l'homme vit, parle, agit et pense toujours à l'intérieur d'un horizon, d'un monde pourvu de points de repères aptes à l'orienter : c'est un monde structuré, organisé, « sensé », un monde qui, depuis toujours, est doté de significations multiples, des significations qui s'attestent mutuellement, qui correspondent entre elles et qui renvoient l'un à l'autre à l'intérieur de cet horizon (Gomez-Muller, 2006).

Il est vrai que le tournant vers la sédation en phase terminale³ est spécifique à la France et il s'est considérablement développé ces dix dernières années au point de nécessiter des recommandations⁴ très précises pour son usage au risque de dérives⁵ signalées sur le terrain. Cette manière de procéder ancrée dans le paysage français de la fin de vie pose aussi question. Cette représentation du mourir bien comme mourir endormi est-elle si idéale ? Des démarches actuelles tendent à laisser fleurir l'espace spirituel et la dimension poétique dans l'accompagnement des derniers instants. La plateforme nationale de recherche sur la fin de vie⁶ propose de manière innovante une ouverture interdisciplinaire pour la recherche sur la fin de vie. Des disciplines fort variées comme la sociologie, la littérature, la philosophie, les sciences de la communication, la psychologie, les arts, sont conviées à rejoindre les soignants pour élargir les champs de vision autour de la fin de vie. Cette plateforme propose aussi des échanges de pratiques et recherches avec d'autres continents, actuellement déjà avec le Canada.

³ Réseau Espace Santé-Cancer Rhône-Alpes, 2013, « Autour de la sédation en fin de vie, réflexions éthiques d'un groupe pluridisciplinaire sur les représentations de la sédation ». Site web: <https://ressources-aura.fr/wp-content/uploads/2018/11/sedation-fin-vie.pdf>. Véronique Blanchet, Martine Ruzniewski et Sylvain Pourchet (27 mars 2013). Interventions extraites du colloque « Fins de vie : en débattre » par l'Espace-éthique de l'APHP. Site web: Véronique Blanchet : <https://www.youtube.com/watch?v=fKqOIdnFR1s>, Martine Ruzniewski : <https://www.youtube.com/watch?v=XQrDeYyXQGA> et Sylvain Pourchet : <https://www.youtube.com/watch?v=n7ijCTMdWkk>

⁴ SFAP, Société Française, d'Accompagnement en soins palliatifs, « Les recommandations sur la sédation », site Web : <http://www.sfap.org/rubrique/les-recommandations-sur-la-sedation>

⁵ Xavier Mattelaer. (2014/1) « Fin de vie et phase terminale. Les dérives possibles de la sédation », Jusqu'à la mort accompagner la vie (N° 116), pp. 65 à 75.

⁶ Plateforme nationale de la recherche sur la fin de vie, site web : <https://www.pplateforme-recherche-findevie.fr/>

La lutte pour la reconnaissance, un effort assidu marqué par les vertus de courage, force et prudence

L'effort soutenu que requiert la reconnaissance est entretenu par les vertus de force, courage, prudence et patience. Cet exercice éthique s'annonce comme une lutte. Elle nécessite la préparation et l'éducation des combattants. Les vertus vont alimenter la persévérance dans l'effort et mener à bien cette tâche aride. La place accordée aux vertus dans *Le parcours de reconnaissance* est révélatrice du bienfondé de leur pratique. Paul Ricoeur (Ricoeur, 2004) loue Aristote et ses propos sur les vertus, il cite d'ailleurs cet éloge des vertus tirée des écrits d'Aristote même, de son *Ethique à Nicomaque* : « La vertu de l'homme sera aussi (comme la vision de l'homme qui est bon) un état qui rend l'homme bon et qui lui permet de mener son œuvre propre à bon achèvement (1106 a 22) ». La vertu de prudence,⁷ est certes promue dans le chapitre « Aristote, la décision » (Ricoeur, 2004) du *Parcours de la reconnaissance*, pour son influence notoire sur la capacité de bien délibérer et bien choisir. Considérons déjà les vertus de force et de courage. Elles mobilisent l'élan et la dynamique de la reconnaissance.

Le parcours de la reconnaissance se réfère à un champ de vocabulaire particulier : c'est une dynamique, une quête insatiable, un effort, une lutte, un combat, une conquête, qui vise les états de paix. Entreprendre ce parcours est une tâche difficile, qui nécessite un investissement, de l'énergie, un travail sur soi laborieux. Cette dynamique n'est pas seulement active mais encore passive. La reconnaissance d'autrui passe aussi par l'accueil, l'hospitalité. Cet effort de dessaisissement de soi et disponibilité à autrui ; jusqu'à se sentir responsable pour le prochain, mobilise l'attention et déploie les capacités de bienveillance.

La vertu de courage discrète dans les écrits de Paul Ricoeur apparaît cependant déjà dans *Philosophie de la volonté* selon les observations d'Olivier Abel (1953-).

Il ne me semble pas impossible de faire le rapprochement avec ce que Ricoeur appelle « le chemin du consentement ». Le courage d'être soi-même, dans le détachement (l'arrachement, le désengluement) d'avec tout ce qui n'est pas soi, correspond assez bien à ce que Ricoeur appelle le « stoïcisme ». On a bien la première grande « posture ontologique » du courage, qui dit « non » et refuse tout ce qui nie le soi. Le courage d'être en participant, avec la perte de soi dans la métamorphose participatrice sans conscience, correspond assez bien à ce que Ricoeur appelle « orphisme ». Ici nous avons l'autre grande « posture ontologique » du courage, qui dit « oui » à tout. (Abel, 1991).

Le courage est une vertu qui permet d'entreprendre des tâches difficiles, de traverser des épreuves, par exemple affronter la peur de la mort, la souffrance, la maladie. Paul Ricoeur s'y réfère dans son œuvre posthume *Vivant jusqu'à la mort, suivi de fragments* (Ricoeur, 2007), lorsqu'il invite à consulter les réflexions d'Olivier Abel, sur le courage et le découragement, ainsi que l'œuvre de Paul Tillich (1886-1985) *Le courage d'être* (Tillich, 1971). Le courage est implicite dans cette « lutte pour la vie jusqu'à la mort » (Ricoeur, 2004) de l'agonisant et le rôle de

⁷ Dictionnaire grec-français Anatole Bailly, 1935 : 1-action de penser, d'où pensée, dessein, perception par l'intelligence, sentiment, 2-intelligence raisonnable, raison, sagesse, p. 2097. Site web: <https://archive.org/stream/BaillyDictionnaireGrecFrancais/page/n2097/mode/2up>

l'accompagnant de « lutter avec » (Ricoeur, 2004). Olivier Abel développe en effet cette notion de courage ou encore de découragement dans une conférence « La paresse et le découragement » (Abel, 2018). Cette dernière mérite notre attention. « A mon tour d'évoquer le découragement autant que le courage. Le découragement et la fragilité aussi. (...) les deux faces de l'humanité ne sont pas à dissocier : la face vulnérable et la face responsable, la face capable. La face passive, la face fragile et la face active, capable » (Abel, 2018).

Dans les contextes de fin de vie cette alternance entre les phases de courage et celles de découragement est fréquente. L'usure de la fin de vie qui dure, la perte de sens, la dépendance extrême, plongent rapidement dans le découragement, la fatigue extrême, voire la mélancolie, l'envie d'en finir avec la vie. Ces moments de crises peuvent aussi provoquer un surcroît d'énergie décuplé en réaction à cette angoisse face à la mort menaçante. L'instabilité, l'oscillation entre ces deux mouvements en fin de vie est fréquente. Cette ambivalence entre le rassemblement de ses forces pour vivre avec intensité et le souhait de se soustraire au monde, s'isoler, se replier sur soi, est fréquemment observée en soins palliatifs. Certaines personnes ont tendance à pencher davantage vers le courage, quitte à sombrer dans une témérité excessive, d'autres vers le découragement, quitte à sombrer dans la mélancolie, la dépression, l'acédie. Le plus souvent les personnes en fin de vie sont indécises, déconcertées par ce bouleversement de leur rapport au temps. Elles présentent des alternances fluctuantes entre une tendance au courage et une autre au découragement. Dans cet équilibre instable où surgissent des moments de vie intense et d'autres léthargiques, la reconnaissance se fraie un chemin difficile. La persévérance et l'endurance sont les bâtons du marcheur, une force au cœur de la fragilité extrême. La reconnaissance mutuelle soutient cet effort pour vivre.

Un chant de gratitude jaillit au cœur de ce don qui émane de la reconnaissance mutuelle. La gratitude, le chant du « oui » à la vie, est une manifestation de l'arrivée à terme de la gestation de la reconnaissance. La sollicitude, par la bienveillance, et la responsabilité, comme réponse, trouvent là une certaine harmonie. « Un mot évoqué tout à l'heure en passant vient à l'esprit : « gratitude ». Il se trouve que la langue française est une de celles où « gratitude » se dit aussi « reconnaissance ». « La gratitude allège le poids de l'obligation de rendre et oriente celle-ci vers une générosité égale à celle qui a suscité le don initial. » (Ricoeur, 2004). La gratitude se trouve autant manifestée dans le donner-recevoir que dans le rendre-recevoir. Paul Ricoeur observe la présence d'un écart d'« *inexactitude* » qui confirme la valeur « sans prix » du don. La gratitude peut aussi souffrir les souillures de corruptions diverses, « l'appétit du pouvoir », d'où la vigilance nécessaire pour une éthique de la gratitude. Dans les contextes de fin de vie, la reconnaissance mutuelle se centre sur l'essentiel : la vie, la charité, par le don de sa vie, le transfert sur autrui du sens de la vie, l'accueil d'une expression de vie, d'un dernier message vital, la fraternité, la générosité. Le « oui » ou « merci » à la vie qui clôture la philosophie de la volonté avec autant de vigueur esquisse les réflexions développées par Paul Ricoeur à la fin de sa vie. Le parcours du consentement est plein d'embûches : « La souffrance et le mal, respectés

dans leur mystère scandaleux, protégés contre leur propre dégradation en problème, sont sur notre route comme l'impossibilité de prononcer jusqu'au bout le oui au caractère, à l'inconscient et à la vie, et de changer parfaitement en joie la tristesse du fini, de l'informe et de la contingence. Nul peut-être ne peut aller jusqu'au bout du consentement » (Ricoeur, 2009). Il débouche sur cet hymne à la vie. Il passe de l'admiration à l'espérance, « l'admiration chant du jour, va à la merveille visible, l'espérance transcende dans la nuit » (Ricoeur, 2009). Cette espérance pour Paul Ricoeur est un mystère ineffable, impalpable, invisible, infini. Elle transcende notre entendement, le monde créé, elle nous porte comme la grâce dans cet élan vers le Bonheur. Elle est parfois donnée par la foi, parfois donnée par l'abandon dans la confiance en Dieu, d'autres fois encore, offerte dans le dépouillement le plus total et l'obscurité. Elle reste cet inconnu que la reconnaissance tente désespérément d'atteindre et parvient tout juste à approcher, et, plus elle s'en approche plus elle s'en éloigne...

La reconnaissance au fil du temps vécu en soins palliatifs, un chemin de réconciliation avec soi-même et les autres

La reconnaissance est intrinsèquement liée au facteur temps. Pourquoi et comment ? Nous chercherons dans les témoignages les traces de son incidence.

Aline Chassagne, infirmière de formation et actuellement sociologue a présenté sa démarche « extra-ordinaire », ses travaux de recherches autour de la fin de vie en milieu carcéral, lors de la journée scientifique du 4 décembre 2019 de la Plateforme nationale pour la recherche sur la fin de vie. Elle a expliqué l'impact du temps dans ce contexte particulier pour des détenus condamnés qui s'installent dans un horizon temporel morne, où l'ennui règne. L'impression d'un temps « éternel », ou qui s'éternise s'installe dans cette monotonie quotidienne. Le diagnostic létal, la menace de la mort, viennent rompre cette monotonie et permettent parfois le transfert en UHSI, Unité Hospitalière sécurisées interrégionales. Une suspension de peine pour raison médicale, offerte par la loi Kouchner de 2002, donne la possibilité d'un retour et d'un accompagnement pour une fin de vie au domicile dans certaines situations. La présence plus régulière des soignants, l'intensification du présent devenu urgence car précaire, vient bouleverser le vécu du rapport au temps. Dans ces moments se nouent et se dénouent des histoires de vie. Les réactions ou les inactions, selon lui, donnent une morphologie propre au vécu de chacun, mais plus encore, à la transformation intérieure opérée par le don et le pardon.

Une histoire fort lointaine, vécue, me vient en mémoire. Il s'agit d'une de mes premières expériences marquantes en USP, unité de soins palliatifs, alors que j'y travaillais l'été comme aide aux soins. Il s'agissait d'un jeune de 36 ans, Rémi, très décharné, cachectique, avec des tatouages, une pompe à morphine. Il était ravagé par un cancer des os et ayant connu la prison, la drogue, l'alcool, la vie dans la rue, le sida. Les mégots traînaient de-ci de-là. Désocialisé, incapable de s'agencer au rythme de la maison, les soignants récoltaient son caractère maussade, déluré, artiste. Il confectionnait des cadres avec des allumettes qu'il donnait à quelques amis des rues qui débarquaient, mal rasés, lors d'une visite fortuite. Rémi se plaignait

de cette fin de vie sans fin. Il signala aux soignants qu'il préférerait terminer avec une bouteille à la main sous les ponts. Une fois, deux fois, trois fois, l'équipe se réunit pour voir s'il était possible d'accepter cette demande et de lui faire signer une décharge. Le médecin finit par prendre le risque de lui laisser l'autorisation de sortie avec sa pompe de morphine tout en lui laissant la possibilité de revenir... Les soignants, quelque peu inquiets se demandent ce qu'il allait devenir. Et, voici que le lendemain il arrive dans le couloir exténué, tenant à peine debout, reconnaissant qu'ici il n'est pas si mal que cela. Le lendemain il dit à une soignante qu'il aimerait revoir des membres de sa famille en banlieue, qu'il n'a pas les coordonnées téléphoniques, mais qu'en cherchant... Il n'a pas revu les membres de sa famille depuis plusieurs années. Ils sont huit enfants. Sa mère est vivante. La cadre du service s'attelle à débusquer les coordonnées téléphoniques de sa mère et la joint. Celle-ci est très émue et prévient qu'elle arrivera dans les meilleurs délais.

La mère de Rémi arrive avec une de ses filles dans le service, sous l'émotion à l'idée de revoir son fils. Elle nous confie qu'elle a huit enfants, dont une en psychiatrie, l'autre alcoolique. Elle poursuit en confiant qu'elle avait perdu son mari alors qu'il avait le même âge, 36 ans, aussi d'un cancer des os. La fin de vie selon ses souvenirs avait été insupportable, douloureuse et mal vécue. La fille qui l'accompagne semble être un peu ivre, elle titube. Elles entrent dans la chambre pour les retrouvailles assez mouvementées. La mère est consolée de le revoir enfin. La fille reproche à Rémi de ne pas leur avoir donné des nouvelles. Toute la famille petit à petit se mobilise et finit par accompagner leur proche à tour de rôle et certains se décident à dormir près de lui. Les soignants s'en trouvent soulagés. Rémi est moins dans la plainte. Il s'affaiblit rapidement et décède à leurs côtés. Toute la famille est reconnaissante. Toute l'équipe est touchée par ce retournement insolite et cette fin de vie émouvante. Cette expérience est restée gravée dans ma mémoire et reste aussi vive, parlante. Les dizaines d'années écoulées ne l'ont pas effacée.

La reconnaissance opère une transformation du rapport au temps vécu. Les émotions, la crainte de la mort, les retrouvailles ou le désir de vivre avec intensité ces derniers instants bouleversent le rapport au temps autant du malade que des proches accompagnants ou soignants. Tout instant porte un caractère d'urgence, le moment propice doit être saisi à la volée. Les moments intenses en même temps s'éternisent, ils demeurent dans la mémoire toujours aussi présents à leur simple évocation. La métamorphose intérieure opérée par le pardon et la réconciliation permet une guérison. Elle multiplie le sentiment d'être encore vivant, donne de transmettre une bribe du mystère incommensurable de la vie et de notre humanité et élargit le cœur. Les écrits de Paul Ricoeur recèlent des réflexions denses et fines sur le temps et notre rapport à celui-ci. En voici un bref aperçu qui précise les différents vécus du rapport au temps que l'on retrouve d'ailleurs dans les situations précédemment présentées. Dans *Temps et récit 2, la configuration dans le récit de fiction* (Ricoeur, 1984), Paul Ricoeur illustre son exposé sur le rapport au temps et à l'éternité, par trois œuvres, *Mrs Dalloway* (Wolf, 1925) de Virginia Wolf (1882-1941), *Der Zauberberg*, (Mann, La montagne magique, 1931) de Thomass Mann (1875-1955) et *A la recherche du temps perdu* (Proust, 1954) de Marcel Proust (1871-1922). Il rappelle aussi que dans les écrits

de St Augustin se trouvent déjà beaucoup d'aspects abordés dans ces trois œuvres. Voici succinctement l'intérêt des trois œuvres, nous les revisiterons dans le dernier chapitre de cette partie.

La configuration narrative de *Mrs Dalloway* (Wolf, 1925) expose le déroulement régulier, chronologique, marqué par Big ben, de toute une journée de juin 1923, bouleversé par les extensions temporelles provoquées par des événements denses, tragiques, vécus, dont le suicide de Septimus, et des souvenirs riches en intensité. La réception en soirée clôtur le récit. Septimus se trouve pris au piège entre le temps des horloges, le temps monumental figé de l'éternité que le temps de l'autorité, représenté par la figure des médecins, rejoint, et son temps vécu personnel confronté à la mort. Finalement Septimus se trouve dans « l'expérience de la mortelle discordance entre le temps intime et le temps monumental » (Ricoeur, 1984).

C'est donc par rapport à cette faille insurmontable, creusée entre le temps monumental du monde et le temps mortel de l'âme, que se distribuent et s'ordonnent des expériences temporelles de chacun des autres des personnages et leur façon de négocier le rapport entre les deux bords de la faille (Ricoeur, 1984).

Dans le roman *La Montagne magique* (Mann, 1931), les malades qui résident au sanatorium de Davos, vivent l'abolition du temps dans la monotonie des journées de soins. Les habitants en contre-bas vivent au rythme de leur quotidien et activités diverses. Hans Castorp, malade, prévoit d'y séjourner trois semaines et il finit par y passer de longs mois. Le temps mortel vécu par les patients à Davos contraste avec le temps vivant des habitants. Le temps vécu à Davos est fade, morne, triste, ennuyant, sans saveur, vide, d'une éternité macabre, il ne reste plus qu'à « s'enfoncer dans l'épaisseur du temps », alors que celui de la vie est coloré, animé, pétillant. L'espace renfermé du sanatorium et l'espace étendu du monde renforce l'opposition. Seul le courage de vivre, le défi du lutteur contre la mort permettent le basculement dans une autre éternité vivante. « L'homme ne doit pas laisser la mort régner sur ses pensées au nom de la bonté et de l'amour » (Mann, 1931, cité par Ricoeur, 1984) L'expérience de la mort de l'autre Joachim, permet ce sursaut dans le vouloir et pouvoir vivre encore, « la vie reprend peu à peu le dessus sur la fascination sur la maladie » (Ricoeur, 1984). La sortie du sanatorium symbolise la victoire de la vie et du « songe d'amour » dans un corps délabré qui disparaît.

Dans la « fable sur le temps » *A la recherche du temps perdu : le temps retrouvé* (Proust, 1954) la dépression ronge le narrateur apathique, perdu dans un temps incolore, morne à en mourir. La quête aride, désespérée, d'un temps vivant ressenti trouve son havre de paix et de joie dans le temps retrouvé. La menace de la mort l'assaille et imprègne tout le vécu, le suit comme son ombre. Une résurrection du temps perdu a lieu et tout le temps retrouve sa couleur et sa vitalité. Le narrateur retrouve son identité, le sens ou le fil conducteur qui relie les éléments épars de sa vie. « Si le narrateur appelle vision l'expérience du temps retrouvé, c'est dans la mesure où cet apprentissage est couronné par une reconnaissance qui est la marque même de l'extratemporel sur le temps perdu » (Ricoeur, 1984). Le rapprochement entre la métaphore et la reconnaissance voit ici le jour. « Ainsi peut-on dire,

la métaphore est dans l'ordre du style ce que la reconnaissance est dans l'ordre de la vision stéréoscopique » (Ricoeur, 1984).

En somme, dans un cas comme dans un autre, qu'il s'agisse d'impressions, comme celle que m'avait donnée la vue des clochers de Martinville, ou de réminiscences comme celle de l'inégalité des deux marches ou le goût de la madeleine, il fallait tâcher d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées, en essayant de penser, c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel » (Proust, 1954, cité par Ricoeur, 1984).

Conclusion : La reconnaissance opérante en soins palliatifs, pardon et promesse

Il est possible d'associer les réflexions sur le temps de Paul Ricoeur avec celle sur la promesse et le pardon dans ce parcours de reconnaissance, parcours de réconciliation avec soi-même, avec autrui, vivants et morts, ainsi qu'avec l'Institution. Face à la mort, la confiance est possible grâce à cette reconnaissance mutuelle des dons reçus et donnés, des pardons reçus et donnés, des promesses reçues et tenues. L'expérience de réconciliation est individuelle, mutuelle aussi car partagée par le témoignage. Elle est étroitement liée à la promesse. « La promesse, couplée avec le pardon, permet à l'action humaine de « continuer » : en déliant, le pardon réplique à l'irréversibilité qui ruine la capacité de répondre de façon responsable aux conséquences de l'action ; le pardon est ce qui rend possible la réparation. » (Ricoeur, 2004). Se réconcilier avec la mort, sa propre mort, celle d'autrui parfois tragique, est une tâche sans cesse inachevée et à reprendre. Le colloque du Centre Sèvres animé par Bruno Saintôt, Marie Sylvie Richard et Christian de Caqueray, « Se réconcilier avec la mort ? » (Marie-Sylvie Richard, Christian de Caqueray Bruno Saintôt, 2019) a réuni autant des soignants que des bénévoles ou des accompagnateurs ou encore des personnes concernées par le thème. Quel que soit l'horizon de chacun parler de réconciliation et de mort lorsque certaines situations proches nous affectent n'est pas une tâche aisée. Les situations vécues éprouvantes envahissent, accaparent parfois tant notre esprit que la parole ne parvient pas toujours à donner du sens ou même transmettre le témoignage. Mais le soutien et la compréhension ressentie de l'appartenance à une commune humanité donne à la reconnaissance de trouver sa voie, parfois par le biais de la métaphore. Ce n'est pas à tort que l'on peut parler de parcours de la reconnaissance comme chemin de guérison même en soins palliatifs où la mort inéluctable s'annonce.

Le pardon et la promesse se vivent sous une certaine forme aussi en société. Paul Ricoeur⁸ invite à le penser. Dans le *Parcours de la reconnaissance*⁹ il ouvre une réflex-

⁸ Ricoeur. (2000). « Le pardon difficile ». In Ricoeur. La mémoire, l'histoire, l'oubli. Pp. 593-656. Paul Ricoeur reconnaît l'importance de la promesse en institution. Il est plus réticent à accorder l'institutionnalisation du pardon « Il en va autrement du pardon, que son rapport à l'amour tient éloigné du politique », p. 634. Mais il admet la nécessité d'un travail de reconnaissance des responsabilités de l'institution ainsi que des erreurs. Pour aller plus loin, cf. Abel. (Automne 1996) « Pardon, histoire, oubli ». Cours donné à l'université de Lausanne : « Cet intitulé est celui d'un cours donné au long de l'automne 1996 à l'Université de Lausanne. L'idée était de placer l'anthropologie pragmatique du pardon en tête chercheuse, avant d'explorer les différends de l'histoire et les décalages de l'oubli — c'est à peu près le plan du présent article ». Site web : <http://olivierabel.fr/Ricoeur/pardon-histoire-oubli.php>, et cf. Causse. (2014). Le geste du pardon. Paris: Ed. Kimé.

⁹ Ricoeur. (2004). « IV capacités et pratiques sociales ». in Ricoeur. Parcours de la reconnaissance. Pp. 215-236.

ion dans ce sens lorsqu'il réfléchit sur la pratique de la reconnaissance mutuelle dans les pratiques sociales. Ceux qui travaillent en soins palliatifs et ceux qui se mobilisent pour une sensibilisation autour de la fin de vie en Institution ou en société reconnaissent que les fragilités humaines font que toute instance demeure fragile et nécessite autant le pardon que la promesse pour soutenir au mieux cette visée éthique et la promouvoir. Les patients et les soignants comptent sur les promesses de l'institution, ses engagements. La reconnaissance des erreurs institutionnelles fait aussi parti de l'évaluation et de l'amélioration des soins pour les personnes en fin de vie.

RÉFÉRENCES

- Gomez-Muller Alfredo. (2006). La reconnaissance : réponse à quels problèmes. Paris : Ed. l'Harmattan.
- Honneth. (2000). La lutte pour la reconnaissance, grammaire morale des conflits moraux. Traduction de Pierre Rusch. Paris : Ed. Cerf, Collection « Passages ».
- Mann. (1931). La Montagne magique. Traduction de Claire de Oliveira. Paris : Ed. Arthème, Fayard.
- Paroz Pierre. (2011). La reconnaissance, une quête infinie. Genève : Ed. Labor et Fides.
- Pierron. (2016). « Soins, Institution et reconnaissance », dans Pierron. Ricoeur. Pp. 135-149. Paris : Ed. Vrin.
- Proust. (1954). A la recherche du temps perdu, le temps retrouvé. Paris, Ed. Gallimard, collection « Pléiade », 3 vol.
- Tillich. (1971). Le courage d'être. Traduction de Jean-Pierre LeMay. Paris: Ed. Du Seuil, collection « Livre de vie ».
- Wolf. (1925). Mrs Dalloway. Londres : Ed. The Hogarth Press.
- Abel. (1991). « Le courage et l'expérience d'être chez Paul Tillich et Paul Ricoeur », conférence publiée. P. Tillich et l'expérience religieuse contemporaine, Actes du 9ème Congrès Tillich, Faculté de Théologie de Lausanne.
- Abel. (2 avril 2018). « La paresse et le découragement ». Conférence à l'Oratoire du Louvre. Site web: <https://www.youtube.com/watch?v=ABTzeZH-vUE>
- Mattelaer. (2014/1). « Fin de vie et phase terminale. Les dérives possibles de la sédation ». Jusqu'à la mort accompagner la vie. N° 116, pp. 65-75.
- Réseau Espace Santé-Cancer Rhône-Alpes. (2013). « Autour de la sédation en fin de vie, réflexions éthiques d'un groupe pluridisciplinaire sur les représentations de la sédation ».
- Vallières. (1999). « « Apprendre à bien mourir » : les écoliers et la mort au Québec, 1853-1953 », Etudes d'histoire religieuse. N°65, pp. 29-51.

Œuvres de Paul Ricoeur

- Ricoeur. (1967). Histoire et vérité. Paris : Ed. du Seuil.
- Ricoeur. (2000). La mémoire, l'histoire, l'oubli. Paris : Ed. du Seuil.
- Ricoeur. (1975). La métaphore vive. Paris : Ed. du Seuil.
- Ricoeur. (2009). La philosophie de la volonté. 1- Le volontaire et l'involontaire, Tome 1. Paris : Ed. Points.

Ricoeur. (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Bussière : Ed. Gallimard, collection Folio-Essais.

Ricoeur. (1993). *Philosophie de la volonté, II, Finitude et culpabilité*, Tome 2. Paris : Ed. Aubier.

Ricoeur. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Ed. du Seuil.

Ricoeur. (1984). *Temps et récit 2, la configuration dans le récit de fiction*. Paris : Ed. du Seuil.

Ricoeur. (2007). *Vivant jusqu'à la mort, suivi de fragments*. Paris : Ed. du Seuil.

Ricoeur. (1967). « Le socius et le prochain ». In Ricoeur. *Histoire et vérité*. Pp. 113-127. Paris : Ed. du Seuil.

Ricoeur. (1924). « L'expérience temporelle fictive ». In Ricoeur. *Temps et récit 2, la configuration dans le récit de fiction*. Pp. 189-286. Paris : Ed. du Seuil

Colloques

Blanchet, Ruzniewski et Pourchet. (27 mars 2013). Interventions extraites du colloque « Fins de vie : en débattre », organisé par l'Espace-éthique de l'APHP.

Richard, de Cacqueray et Saintôt. (12 octobre 2019). Colloque : « Se réconcilier avec la mort ». Paris : Centre Sèvres.